

Derrière la façade

Lorsque l'on marche seul, et que l'on observe les façades des maisons de campagne, on n'imagine pas ce qu'elles dissimulent. Bien sûr, chaque habitation a ses secrets. C'est à cela que servent les murs, ne le saviez-vous pas ? A dissimuler aux yeux du monde les affaires privées d'une famille. On ignore quelles histoires sordides suintent par les murs. Quels mensonges pourrissent les charpentes. Quel passé habite les meubles couverts de poussière et de souvenirs ...

Alors que je marche dans cette rue et que je vois cette façade, je me souviens de cette maison. Ce n'est pas n'importe quelle maison de n'importe quelle rue. Autrement, je serais passé, tout simplement, regardant droit devant moi la tête haute, prêt à poursuivre ma route.

Mais j'ai un défaut. J'ai tendance à laisser le passé me rattraper, à le laisser ... me hanter. J'avais connu cette maison. Elle était vieille, bien sûr, je ne peux pas me vanter de connaître tous ses secrets- toute son Histoire- mais j'en sais assez pour sentir mon échine frémir à la seule vue de cette façade. Pourtant, elle n'a rien d'extraordinaire. Elle est même extrêmement banale. La maison est une ancienne ferme, bâtie bien avant ma naissance. Ses murs sont marqués par les couches successives de peintures parties avec l'humidité et les ans. Je me souviens, à la vue des vieux volets en bois, qu'ils grinçaient quand il y avait du vent. Cela m'angoissait. On les aurait dits habités d'une volonté propre, comme pour rappeler à tous ceux qui entraient dans cette maison qu'elle était bien plus vieille que nous, qu'elle en savait plus mais qu'elle ne nous dirait rien, jamais.

Aux fenêtres sont suspendus de vieux rideaux de dentelles, comme on en trouve chez les femmes âgées, les fermières qui peuvent tout aussi bien cuisiner de petits gâteaux à leurs jeunes descendants qu'étrangler les canards. La façade est encombrée de divers objets, aussi laids qu'inutiles. Ce coquillage et ces pots sur le bord de la fenêtre, que veulent-ils dire, au fond ? Quelle est la raison de leur présence ? Poser un coquillage sur le bord d'une fenêtre, c'est anodin, n'importe qui peut le faire, cela n'a aucun intérêt, pourtant, nous le faisons. Nous posons ce coquillage comme pour hurler « J'EXISTE ! » à pleins poumons. Pour laisser une trace ou, plus que ça, un souvenir ... La façade est encore plus encombrée que lors de ma dernière visite, il y a quelques années de cela. Un vieux balai en plastique, des torchons souillés, un thermomètre bleu et des plantes en pots encombrant les lieux. En revanche, les plaques d'immatriculation ont disparu. Elles étaient au nombre de deux, attachées sur le volet droit de la cuisine. Jaunes, quoique décolorées par le soleil. Elle les a enlevées ...

Car il y a bien une histoire derrière ces plaques. Une histoire étroitement liée à celle de la maison.

C'était il y a un an ...

C'est fou comme un évènement peut paraître proche et lointain à la fois. Je me souviens de chaque détail, tout est gravé dans mon esprit aussi profondément que dans du marbre. Pourtant, tout demeure inaccessible. Tout cela est terminé maintenant, rien que je ne puisse faire ne pourra le changer.

Je venais d'avoir trente ans. J'avais décidé de rendre visite à ma sœur en province. Pour cela, j'avais parcouru un long trajet en train. La gare la plus proche de son domicile demeurait éloignée de celui-ci. Elle était censée m'envoyer son mari pour qu'il vienne me chercher en

voiture. A l'heure où mon train arriva en gare, il était absent. Des trombes d'eau tombaient sur moi, j'étais transi de froid, de fatigue et de dépit. Quinze minutes. Quarante-cinq minutes. Une heure. Il ne vint pas. Je décidai de marcher jusqu'à la maison la plus proche pour y passer la nuit. Je ne pouvais pas me payer une chambre d'hôtel, et je comptais sur l'hospitalité des fermiers. J'avancais, mes pieds s'enfonçant dans la boue. Finalement, j'atteignis cette rue. Il y avait plusieurs maisons, de grandes maisons de familles fermières. Je choisis celle que j'ai décrite précédemment. Je ne sais pourquoi. Mais, le destin, la fatalité, la malchance, ou je ne sais quoi d'autre, m'a poussé à frapper à cette porte. Et on m'ouvrit.

Un vieil homme apparut. Petit, rond, il n'avait plus que quelques cheveux gris sur la tête. Sa moustache en revanche était bien fournie. Il portait une chemise tachée et une salopette de travail. Ses mains étaient épaisses, rouges et rendues rugueuses par le rude travail fermier qui avait creusé les poches sous ses yeux bleus. Il avait l'air triste, fatigué, mais résolu. Il me demanda la raison de ma visite. Une fois que je lui eus expliqué les faits, il me laissa entrer.

Sa famille était attablée. Il y avait une jeune femme, grande, avec des boucles brunes et des yeux bruns. Ses doigts longs et fins me rappelaient les pattes d'une araignée, véritable Faucheuse, prête à saisir sa proie. Elle m'effrayait. Il y avait aussi sa mère, la femme du fermier. Elle était maigre, mais ne ressemblait en rien à sa fille. Ses cheveux gris étaient attachés en un chignon négligé. Sa peau était semblable à un vieux parchemin jauni qui n'a plus rien à transmettre, au risque de tomber en poussières. Elle regardait fixement son pot-au-feu, en tremblant légèrement. Le fermier me les présenta tous. La femme que je craignais se nommait Hortense. Le fermier se nommait Jean et son épouse Claudine. J'entendis alors un bruit de l'autre côté de la pièce.

Je tournai la tête et vit une jeune fille adorable. Elle devait avoir quinze ans. Ses cheveux roux étaient séparés en deux tresses. Ses yeux étaient noirs, et des fossettes encadraient son sourire d'ange. Lorsque je demandais le prénom de cette demoiselle à Jean, ses yeux s'écarrillèrent d'effroi. Il me répondit violemment : « N'y faites pas attention. *Elle est morte*. ». Ses mots me firent reculer de par leur incohérence. Mais cela ne parut pas étrange au reste de la famille. L'enfant repartit, tout sourire. Le repas fut silencieux. Je ne cessais de penser à cette petite, à son air si joueur, si *vivant*. Elle paraissait en meilleure santé que tous les gens qui partageaient ma table. Pourquoi l'avoir traitée de « morte » ?

L'horloge comtoise sonna. Neuf coups. Jean se leva. « Il est temps que je vous conduise à votre chambre. ». Il me mena dans une pièce à l'étage. Elle n'avait pas été utilisée depuis longtemps. Il n'y avait pratiquement aucun meuble, seuls un lit et une armoire vide et poussiéreuse. Je me couchais, mal à l'aise.

Je fus réveillé au beau milieu de la nuit par le grincement des volets. Je ne pus me rendormir, aussi je me résolus à prendre un livre. Alors, j'entendis un rire devant ma porte. Cristallin. Gai. J'ouvris et vis l'enfant devant moi. Je n'étais pas effrayé.

« Vous aussi vous pensez que je suis morte ? demanda-t-elle.

- Vous m'avez l'air bien vivante, répondis-je.
- Je le suis, mais ils ne me croient pas. Voyez-vous, il y a un an, je suis tombée du toit. J'ai survécu, mais ils disent que je suis un fantôme. Que la chute m'a tuée. Depuis, je ne peux plus sortir... Ma sœur dit que je suis maudite. C'est elle qui m'a poussée, vous savez. Je crois que c'est une question d'héritage. Mais je suis là !

Une larme silencieuse coula le long de sa joue.

- Elle a fait cela ? Mais c'est monstrueux ! Il faut prévenir la police !
- Surtout pas !

Elle me prit le bras et ses yeux se firent suppliants. Ses mains étaient glacées, et elles tremblaient.

- Ils me chasseraient sinon. Je ne veux pas.

Je hochai la tête, ne sachant que dire. Le lendemain, je tâchais de discuter de l'affaire avec Jean.

- N'écoutez pas la gamine Monsieur. Je sais qu'elle a l'air vivante. Mais elle ne l'est pas. Elle ment. Et pire que tout elle SE ment en voulant faire comme si elle faisait encore partie des nôtres. Vous voulez des preuves ?

Je répondis que oui et il me mena dans le salon. Il me tendit un certificat de décès, au nom d'Adèle Draillant.

- Et ce n'est pas tout, ajouta-t-il dans un murmure. Suivez-moi.

Nous quittâmes son domicile, et il me mena jusqu'au cimetière. Jusqu'à une tombe. Celle d'Adèle. Mais son épitaphe était pour le moins curieuse. Au-dessus de l'agneau qui décorait la stèle, deux mots étaient gravés en lettres noires et tordues. « Je reviendrai ».

- Que faites-vous là ?

Surpris par cette voix juste derrière nous, Jean et moi-même nous retournâmes en un même mouvement. Adèle nous avait suivis.

- Tu ne devais pas le conduire ici ! s'exclama-t-elle avec fureur. Cette tombe est un mensonge ! Ma mort est un mensonge ! Tu me le paieras ! Vous me le paierez tous !

Le temps que je cligne des yeux, elle s'était évanouie...

- Elle ne devrait pas être là ... bégaya Jean. Elle ne quitte jamais la maison ...

Nous rentrâmes en silence. Le soir, un villageois vint me chercher et me mena jusque chez ma sœur.

Pendant des semaines, j'ai été hanté par cette affaire. Si l'enfant était bien morte, son horrible sœur l'avait assassinée et sa famille voulait la protéger. Si elle ne l'était pas, elle était retenue prisonnière par des fous. Dans tous les cas, il fallait que j'intervienne. Je retournai sur les lieux, et ne trouvai sur place que la fille aînée, Hortense. Elle balayait devant la façade. Son regard était encore plus glacial qu'auparavant. Elle m'apprit que ses parents étaient morts dans un accident de voiture peu de temps après mon départ. L'une des deux plaques d'immatriculation accrochées au volet avait disparu.

« C'est elle qui a trafiqué le véhicule. Adèle. ».

Elle donna un coup de balai au hasard, comme pour frapper le vent. Mais le balai ricocha. Comme s'il était entré en contact avec un objet invisible barrant son chemin ... J'entendis le rire de l'enfant derrière Hortense. Je partis en toute hâte. Il y a un mois, Hortense est

morte à son tour, de la même manière que ses parents. La seconde plaque a disparu en même temps qu'elle ...

Je suis devant cette maison, plongé dans mes souvenirs. Et je la vois. Sa tête rousse apparaît à la fenêtre, et m'observe, et rit. Elle n'a pas changé.